

Les deux soeurs

Deux textes pénétrants de jeunesse

Gilles Valais, *Les deux soeurs*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1985

Daniel Marchildon

Number 41, Winter 1986–1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43475ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marchildon, D. (1986). Review of [Les deux soeurs : deux textes pénétrants de jeunesse / Gilles Valais, *Les deux soeurs*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1985]. *Liaison*, (41), 52–53.

L'Université de Moncton



La plus grande université
entièrement de langue
française à l'extérieur du
Québec

**Edmundston
Moncton
Shippagan**

Pour renseignements
sur les programmes offerts :
(506) 858-4443

résistance se trouvant au centre du recueil, des pages 13 à 123. C'est dire que le repas sera copieux. Mais pas toujours raffiné, au sens où nous entendons ce terme.

*« Deux têtes de caribou, à peine bouillies,
Je les ouvre d'un coup de bache,
Je te les offre fumantes et juteuses!*

[...]

*Goûte la moelle jaune!
Et cet intestin encore plein d'herbes!
Et ce gros foie cru,
Que je t'ai réservé!*

[...]

*Ah! le joyeux festin!
Il me fait roter d'aise!*

Insolite du contenu, donc. Mais que dire de la forme, si importante en poésie? Ces textes sont des adaptations, cela est précisé dès le titre du recueil. Adaptations effectuées à partir de traductions, anglaises le plus souvent (elles-mêmes traductions du danois dans le cas de Rasmussen), et dans lesquelles, en se référant « soigneusement au contexte fourni par les sources et aux déclarations des poètes, tout en confrontant les diverses versions que nous possédons », l'auteur s'est efforcé de traduire « l'esprit du texte, plutôt que sa lettre ».

*J'ai triste souvenance
Du précoce printemps
De ma jeunesse
La neige fondait
La glace rompait
Bien plus tôt que de coutume*

La forme du poème n'a-t-elle pas subi de profondes transformations au cours des transvasements successifs du contenu d'une langue à l'autre? On peut évidemment questionner l'authenticité des textes, dans lesquels l'adaptateur a dû mettre beaucoup de lui-même, beaucoup de sa propre culture poétique.

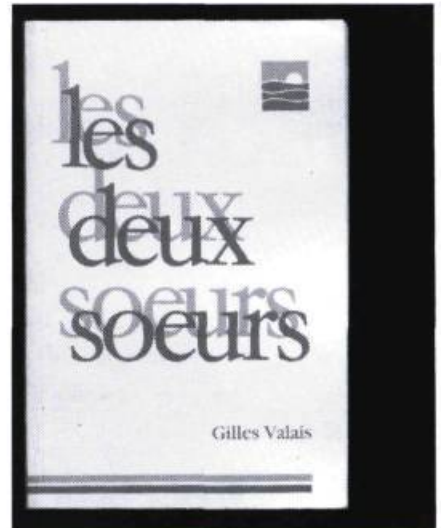
Et cela nous amène au dessert, à la dernière série de textes, les délicieux **Poèmes modernes**, qui sont des textes reconstitués, en quelque sorte : « Je me suis pris au jeu de les écrire, nous dit Pierre Léon. Ils m'ont été inspirés au cours de mes recherches par des textes non mis en forme poétique mais que j'ai trouvés jolis. Les Eskimos me pardonneront, je l'espère, de les avoir suffisamment aimés pour avoir eu, un moment, l'envie d'être des leurs ».

*Mon oncle l'ours bleu
S'est déguisé en iglou
Mais je l'ai reconnu
Son fond de pantalon
Est tout décousu*

Les lecteurs, en tout cas, sauront gré à Pierre Léon de leur avoir concocté, avec des ingrédients recueillis très loin dans l'espace et le temps, un si émouvant florilège.

Ah! le joyeux festin!

Claude Tatilon enseigne la linguistique et la traduction au Collège Glendon de l'Université York à Toronto.



Les deux sœurs

*Deux textes pénétrants
de jeunesse*

par Daniel Marchildon

Gilles Valais, *Les deux sœurs*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1985.

Une vision, triste à bien des égards, très pénétrante et nostalgique, mais de façon critique, d'une enfance et ensuite d'une adolescence vécues au féminin. C'est ce que Gilles Valais nous peint ici dans un style et avec une attention au détail admirables.

Le texte comprend deux parties, d'abord **Les deux sœurs**, une contrepartie du roman précédent de l'auteur,

Critiques

Les deux frères. Dans cette première section, la narratrice, une jeune fille, parle de deux sœurs, Martine et surtout Gemma qui habitent une communauté isolée dans les Laurentides aux environs de 1940 ou de 1950.

La deuxième partie, **Lettre de Maud**, reproduit une longue lettre qu'une jeune femme écrit à son amant. Maud revoit son cheminement dans un « certain Ouest », vers la même époque que le premier récit.

Les deux textes, bien qu'ils suivent une certaine progression linéaire, n'aboutissent pas à un événement, une fin, ou un but précis. C'est comme si les récits avaient été coupés à un moment donné, de façon arbitraire, même s'il ne semble pas y avoir de raison de les poursuivre.

Pour le détail, la description de scènes tendres et émouvantes, **Les deux sœurs** l'emporte. La perception de la petite fille, bien qu'exprimée de façon très adulte, évoque des portraits touchant comme, par exemple, le retour du père des chantiers : « ...*Quand le père redescendait... il était toute gaieté et grivoiserie... Fraîchement endimanché, le nez grenat, debout sur ses deux jambes arquées et plutôt courtes, il soulevait les marmots de peu de poids qui se tassaient, les baptisait de jurons bénins, il promanait des odeurs de sœurs et d'arbres, de bêtes à pelage, il débordait de propos fumeux...* » (p.21)

Par contre, **Lettre à Maud**, décrit un Ouest canadien triste où : « *Il y avait... les deux cinémas populaciers avec leurs tentures pharaoniques, trois longs métrages pour quatre-vingt cents, créations du monde et chutes des empires partagées avec les veuves métisses et leurs gosses qui mâchaient des gommages, le triomphe du western...* » (pp. 95-97). Gilles Valais traite son sujet avec beaucoup de sensibilité quand il parlera de la « résistance à l'assimilation », d'un bilinguisme que Maud aura autant de difficulté à subir à Québec que chez-elle.

Le style très soutenu du texte, écrit dans un français impeccable, colle bien au ton urgent du texte, au désespoir qu'il exprime mais il devient, à la longue, agaçant, puisqu'il est caractérisé par l'emploi de longues phrases, couvrant parfois toute une page.

Gilles Valais met son talent évident au service d'un sujet intéressant qui, surtout dans **Lettre à Maud**, mérite d'être développé davantage.

Dans la terre promise : La terre et la littérature comme dans le temps

par Daniel Marchildon

Jean Féron et Jules Lamy, *Dans la terre promise, Saint-Boniface (Manitoba), Éditions des Plaines, 1986.*

L'édition de ce texte, qui date de 1929, est d'une valeur plus historique que littéraire et, lu dans cette optique, il ne manque pas d'intérêt.

Dans *la terre promise* renferme en fait, deux romans assez courts. Le premier, **Les amants du sol**, de Jean Féron, nous raconte l'installation de Placide Bernier et son épouse Flore, deux immigrants québécois, sur leur **homestead** du nord de la Saskatchewan au début du siècle. Le deuxième texte, **Les conquérants du sol**, de Jules Lamy, se veut le récit oral de Léon Déry, un comptable parisien venu s'établir en Saskatchewan au début du siècle avec sa conjointe Lucille. Les deux romans nous feront revivre les moments pénibles de la colonisation de l'Ouest, mais de deux perspectives différentes : l'une canadienne et l'autre française.

Les deux auteurs, Féron (Joseph-Marie Lebel de son vrai nom) et Lamy (le nom de plume de E.P. Rayne) décrivent quelque chose qu'ils connaissent. Comme leurs personnages, les deux auteurs ont établi chacun leur **homestead** dans l'Ouest canadien au début de ce siècle. Du côté du détail donc, les deux récits font preuve d'exactitude et de réalisme.

Côté littéraire cependant, les deux histoires emploient les techniques de narration classique de l'époque qui accrochent difficilement le lecteur moderne. Chez Féron, en particulier, le style tient, à certains égards, du cinéma muet.

Il n'en reste pas moins que les deux auteurs manient allégrement la plume. Féron qui, au cours de sa carrière, a publié pas moins de trente-quatre



romans (dont **La métisse** ré-édité par des Plaines en 1984) écrits avec aplomb dans une langue très riche et descriptive.

L'intérêt véritable de ce roman à deux têtes réside dans l'attention accordée au détail et la perception d'une époque révolue. Jean Féron, par exemple, fait le point sur les pratiques malhonnêtes des agents de colonisation sans scrupules qui faussent les espoirs des colons souvent naïfs et encore plus pauvres.

Jules Lamy, pour sa part, se sert de son personnage pour porter un jugement sur certains groupes d'individus. Au sujet d'une nuit qu'il passera dans une réserve amérindienne, le protagoniste Déry remarque que : « ...*La perspective d'aller camper parmi ces coupeurs de scalps qui, quinze ans auparavant, durant la Rébellion, avaient massacré à plaisir, ne nous souriait guère.* » (p. 80). Et plus tard, il dira des anglophones qu'ils sont « *d'une urbanité parfaite, car sans être aussi expansifs que nos Canadiens français, les Anglo canadiens ont néanmoins beaucoup de sociabilité et d'altruisme : leur voisinage serait exquis (...)* si chez eux un vieux fond de sectarisme orangiste ne leur faisait pas suspecter en tout Français un atavique partisan de la tyrannie papiste. » (p. 110).

Une section d'extraits choisis des lettres de Jules Lamy à Jean Féron complète le roman et nous montre la nature angoissée de E.P. Rayne qui n'a jamais vu son texte publié.

Souhaitons donc que ce volume tombe entre les mains d'un romancier fransaskois contemporain. Il y trouverait des situations et des détails fournis qui pourraient offrir une ample matière pour un roman historique très captivant.